

IV

Embuscade

Le soleil cogne aussi fortement qu'hier, les effets de la drogue persistent encore un peu. Ils nous déshydratent et nous ralentissent. Pendant qu'il s'abreuve, mon frère grommèle que la chaleur est écrasante. Abel et John dialoguent d'une voix fatiguée, tandis que David et Pablo marchent en somnolant.

Le décor n'est guère différent du dernier trajet, nous traversons le canal pour atteindre la rive ouest, suivie des vestiges d'une voie ferrée. J'examine la carte et constate qu'il faut suivre la portion d'une ancienne route jusqu'à la prochaine ville, où nous ferons une halte.

Matthias m'interroge sur un ton frêle :

« Où est-ce qu'on s'arrête ?

– Paray-La-Cathédrale à une vingtaine de kilomètres d'ici.

– Waouh... »

Il replonge dans son état léthargique. Il est évident que nous devons faire une pause avant d'arriver à destination.

Trois heures plus tard, je décide d'arrêter la marche. Tous soupirent de joie et essuient leur sueur. Cependant, je leur précise que nous devons trouver un lieu à l'abri de la lumière, comme un bois dense ou une bâtisse.

Nous passons sous un ancien tunnel démoli, qui n'offre pas suffisamment d'ombrages. Boussole en main, j'observe aux alentours une parcelle de route se détachant en direction du sud-est et menant à un bosquet.

Nous nous y rendons, mais les arbres ne sont pas assez nombreux et la plupart ont perdu leurs feuilles.

Nous franchissons un petit pont enjambant une rivière, qui semble se tarir à la vue de ses berges sèches et de la maigreur de son lit.

De grandes grilles rouillées, délimitées par des maisonnettes en ruine, apparaissent sur notre droite à l'issue du pont. Je m'en approche et donne un puissant coup d'espadaon, afin de les briser. Elles se fendent et s'affalent sur le chemin.

Celui-ci débouche à notre gauche sur les décombres d'un château constitué de pierres beiges.

L'édifice est effondré en son centre, seuls les murs fissurés du rez-de-chaussée demeurent debout. La haute porte à deux vantaux est détruite.

Nous pénétrons ces vestiges abandonnés qui n'ont rien d'exceptionnel à mes yeux et dont il ne reste que les dormants des fenêtres. Le premier étage a subsisté.

Abel et John se sont allongés à l'ombre sur des planches de meubles, en les recouvrant de couvertures, alors que David, Matthias et Pablo discutent faiblement.

Je grimpe un vieil escalier et m'adosse au pilier se trouvant près d'un dormant au-dessus de l'entrée. Je peux ainsi veiller sur mes amis et scruter le sentier conduisant au château.

Au moment de m'assoupir, je discerne des bruits de pas qui s'avancent doucement dans la cour.

Je lance un caillou sur Matthias qui râle, puis me fixe méchamment. Je lui signale qu'il y a des intrus.

Il réveille Abel et John, tandis que David et Pablo se dissimulent à chaque extrémité de l'accès aux ruines, armes à la main.

Je me munis de mon morceau de miroir et constate qu'une trentaine d'hommes emprunte le chemin.

J'extirpe un bout de papier de mon sac et y annote le nombre trente. Je l'enroule autour d'une pierre que j'envoie à David. Il lit le message, le montre à Pablo, qui acquiesce, et informe les autres en ouvrant trois fois ses mains.

Je défouraille mon épée et prépare une embuscade. Mon frère, Abel et John s'arment et se tiennent prêts à l'assaut. Les intrus sont également équipés et progressent prudemment.

Ils sont de différentes corpulences. En analysant les démarches et les silhouettes, je décèle des femmes.

Ils entrent par quatre sans remarquer les embusqués et se concentrent sur les adolescents leur faisant face. Les premiers ont des lames, mais les seconds disposent de pistolets ou de fusils.

Ils doivent continuer à se rapprocher – je pourrai m'occuper de ceux à l'extérieur. Les troisièmes pénètrent les lieux, observent sur les côtés et découvrent le piège en prononçant des injures.

David et Pablo massacre la première vague en échangeant leur place. Matthias, Abel et John éliminent la seconde en s'écartant immédiatement de l'entrée pour se protéger des projectiles.

Les importuns continuent de tirer. Heureusement, les murs épais stoppent les cartouches.

Lorsqu'ils se ruent dans l'enceinte des vestiges ; je saute par le dormant afin de les surprendre.

L'arrêt des coups de feu à l'intérieur des ruines me rassure.

J'effectue une attaque latérale de chaque côté et élimine les dix personnes les plus proches ; une balle a frôlé ma nuque. Je grogne, jette un couteau en pleine tête du responsable et esquive un nouveau coup de feu. Je tranche le tireur.

Les sept adversaires encore en vie sont effrayés par la mort de leurs compagnons et tirent n'importe où. Je me suis faufilé derrière un monticule de gravats.

La fusillade s'est arrêtée.

Une voix paniquée surgit :

« C'est bon ! On s'rend, on pose nos armes ! »

Les armes chutent au sol, je réapparaiss et autorise la sortie de mes amis. Les guerriers se montrent en guettant les ennemis.

Stupéfaits, l'un d'eux maugrée :

« Que des ados ? On s'est fait baiser par six ados qui ont même pas d'flingue !

– On était cinq fois plus nombreux qu'eux... » rajoute un autre avec effroi.

Je les interroge froidement :

« Qu'est-ce que vous faites ici ? »

Les survivants se regardent et l'un d'eux s'avance et répond angoissé :

« On a entendu un gros bruit depuis notre camp, on est venus ici pour voir c'qui s'était passé. C'est tout ! »

J'incline mon visage et affirme dubitatif :

« Armés jusqu'aux dents à trente ? Difficile à croire...

– Putain, mais vous êtes qui ? C'est pas possible, vous êtes des mercenaires ou quoi ? s'exclame le premier à avoir parlé.

– Répondez sincèrement à la question ou on vous massacre. »

Le plus craintif m'avoue :

« C'est bon ! On pensait juste qu'vous étiez que des vagabonds et on voulait vous voler... après vous avoir tués...

– Là, c'est logique. Maintenant dégagez et foutez-nous la paix ! »

Une femme du groupe clame :

« Vous l'regretterez, bande de salauds ! »

Les pillards s'en vont en courant.

En inspectant les corps, nous acquérons des vivres. Nous profitons du peu de temps restant, afin de récupérer de nos légères blessures et des effets de la drogue, qui, me concernant, se sont totalement dissipés.

Vu le soleil, une heure est passée depuis notre arrivée. Je réveillerai mes disciples dès que la chaleur sera tolérable.

Je m'assoupis en fermant les paupières.

Des voix résonnent dans ma tête, j'en distingue deux. La première est celle d'Aurore, je l'ai reconnue dès le début, mais la deuxième est difficile à cerner, ce pourrait être Delphine ou Carole.

Elles deviennent un sifflement reptilien. Un grand frisson m'envahit : je tombe nez à nez devant un serpent de ma taille aux écailles rouge sang.

Il m'approche lentement. Je le trouve fascinant et mystérieux. Soudain, il s'en va, apeuré par quelque chose se trouvant dos à moi.

Je me retourne et une lame à dents de scie perfore mon sternum. Kriger affiche un sourire satisfait et mon cœur cesse de battre.

Je sursaute en sueur et à bout de souffle. Encore un foutu cauchemar !

J'interpelle mes cinq compagnons afin de quitter ces ruines. Ils se réveillent doucement pendant que je descends l'escalier.

Abel grimpe à mi-hauteur et me fixe d'un regard insistant et provocateur. Le message est clair. Je poursuis ma descente dans le but d'accéder à un endroit plus vaste. Il me bloque le passage ; je respecte son choix.

Il a sorti son nunchaku et l'agite habilement autour de lui. Je défouraille mon espadon. Le manipuler ici ne sera pas évident, cependant le défi est intéressant à relever.

Les quatre autres nous observent. Matthias et John encouragent vivement leur ami, qui envoie son arme en l'air, la rattrape, puis gravit les marches en me menaçant d'un coup de bâton.

Je contre-attaque d'un puissant assaut vertical. Le disciple s'est collé au seul mur et évite la lame qui fend trois nez de marche.

Je l'ai relevée et frappe le mur. Abel a reculé et plaque les chaînes du nunchaku sur mon tranchant.

Il les glisse dessus en remontant jusqu'à moi. Il compte me blesser avec les extrémités perforantes de ses bâtons.

J'effectue un quart de cercle de gauche à droite et pousse Abel qui chute au rez-de-chaussée.

Il se réceptionne à l'aide d'une roulade au sol ; je saute sur lui et m'apprête à le planter.

Il esquive de justesse la pointe qui transperce profondément le dallage et m'assaille aussitôt, me forçant à lâcher le manche de l'épée coincée.

Il m'en écarte et tente de me toucher, mais j'anticipe tous ses coups en reculant.

Le mur m'entrave et son nunchaku se rapproche dangereusement de ma tête. J'attrape le bâton non tenu et l'amène à moi, attirant ainsi le guerrier.

Je lui enfonce froidement mon pied dans le ventre. Il s'agenouille tandis que je retire mon espadon.

Un sifflement survient au moment où j'ai extirpé la lame.

Je la place derrière mon dos, intercepte le nunchaku, le projette à l'opposé d'Abel et me retourne promptement face à lui. Il s'est équipé de son sabre léger, me charge et réalise une attaque progressive¹ dont je pare les feintes.

Lors de mes assauts, il s'accroupit souvent. Je vise les lignes basses et lui taillade la joue malgré ses esquives. Contre toute attente, il roule et dirige sa pointe sur mon visage. Je le protège en levant mon bras gauche qui est perforé.

Je dévisage le petit frère de Gérald et proclame :

« Abel, je te nomme maître d'armes ! »

Nous nous saluons et plantant nos armes en nous agenouillant. Il bondit de joie et nos compagnons, impressionnés par ce combat, l'acclament.

Je lui demande s'il est prêt à partir tout de suite ; il me le confirme en s'inquiétant pour moi. Je lui rappelle que j'ai connu de pires situations et utilise un kit de premier secours, afin de désinfecter et panser ma blessure.

Nous reprenons le voyage avec fusils et munitions en plus des victuailles.

¹ Exécution des divers mouvements d'une attaque composée (attaque comprenant une ou plusieurs feintes), accompagnée d'une progression vers la cible.

De retour aux barrières affalées, j'examine la carte et constate un chemin. Il longe le canal asséché de Ceau jusqu'à Paray-La-Cathédrale.

Nous parcourons les restes d'un village. Les façades des bâtiments sont très désagrégées. La route coupe une antique voie ferrée, puis nous mène près d'un panneau fléché indiquant la direction de la ville. Nous tournons à droite en suivant les vestiges du cours d'eau artificiel.

La rangée d'arbres à sa gauche est dépourvue de la moindre feuille. J'admire le ciel bleu à travers leurs branches qui oscillent légèrement sous le vent calme. La vaste plaine située de l'autre côté est mêlée de diverses nuances brunes et vertes ; la rivière la sillonne par endroits.

La beauté de ce paysage ajoute une sérénité à la monotonie de nos trajets habituels. Cela constitue un des deux points positifs de ce voyage, le principal étant la compagnie de mes amis. Ceux-ci conversent des effets de la drogue en rigolant.

John me questionne :

« Au fait Martial, t'étais où cette nuit ? On t'a plus vu d'la soirée.

– Qu'est-ce que ça peut t'foutre ?

– Ça va... j'demandais comme ça... »

Je souris en repensant à ma première fois.

Nous continuons en silence sur cette route sinueuse.